



Atelier

SUR LES GRADINS d'en face, certains spectateurs se tordent de rire. D'autres restent impassibles. Ça leur passe à côté. Que font ces trois énergumènes qui ne disent pas un mot, à part « *moules-frites* », que borborygme l'un d'eux en trimballant une baignoire pleine de fausses moules surmontées d'une grosse fausse frite ?

Pourquoi commencent-ils par poser des planches par terre, mais si maladroitement qu'il en résulte un plancher tout de guingois et casse-gueule, sur lequel ils ne cessent d'aller et venir ? Pourquoi déplacent-ils ainsi les objets les plus disparates, les jettent-

ils par terre, en jonchent-ils ce plancher bientôt transformé en dépotoir géant ? Pourquoi tant d'acharnement à construire une porte en plastique, qu'ils franchissent, ravis, comme si elle ouvrait sur un autre monde ? Pourquoi la matière leur résiste-t-elle autant ? Pourquoi nous font-ils penser à Laurel et Hardy, avec ces gags qui n'en finissent plus, gags à deux balles d'autant plus drôles qu'ils sont téléphonés ? Et aussi à Buster Keaton, avec cette tristesse qui émane de tout ce remue-ménage, de tous ces efforts si vains, si dérisoires ? Pourquoi, parfois, ces trouées poétiques, ces chants d'oiseaux, ce geste si délicat du gros barbu qui cherche à cacher pudiquement le haut des fesses de son pote courbé en deux ?

Et a-t-on rêvé ou a-t-on vrai-

ment vu ces trois hommes composer des images fugitives évoquant des chefs-d'œuvre de l'art pictural, la file d'aveugles de Bruegel, le Marat dans sa baignoire de David, la pipe de Magritte, l'urinoir de Marcel Duchamp, etc. ? Faut-il comprendre que l'homme n'est que chaos créateur de chaos, tout juste capable d'en faire émerger, parfois, comme par accident, des formes parfaites ?

Une fois de plus, les collectifs flamands tg Stan, de Koe et Maatschappij Discordia nous livrent un spectacle hors norme, d'une précision d'horloge, qui, sous ses dehors constamment grotesques, en dit autant qu'une pièce de Brecht...

J.-L. P.

● Au théâtre de la Bastille, à Paris.